

# *ETAF RUM*

## *Le Silence d'Isra*





# Le Silence d'Isra



Etaf Rum

# Le Silence d'Isra

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Diniz Galhos

L'Observatoire

Titre original : *A Woman is No Man*

Copyright © 2019 by Etaf Rum.

ISBN : 979-10-329-0751-1

Dépôt légal : 2020, janvier

© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Reyann et Isah,*  
nour hayati



« Il n'est de plus grande agonie  
que de garder une histoire tue en soi. »

MAYA ANGELOU

« J'écris pour ces femmes qui ne parlent pas,  
pour celles qui n'ont pas de voix  
parce qu'elles sont terrorisées,  
parce qu'on nous a plus appris à respecter  
la peur qu'à nous respecter nous-mêmes.  
On nous a appris que le silence  
pouvait nous sauver, mais c'est faux. »

AUDRE LORDE



Je suis née sans voix, par un jour nuageux et froid à Brooklyn. Personne ne parlait jamais de ce mal. Ce n'est que des années plus tard que j'ai su que j'étais muette, lorsque j'ai ouvert la bouche afin de demander ce que je désirais : j'ai alors pris conscience que personne ne pouvait m'aider. Là d'où je viens, le mutisme est la condition même de mon genre, aussi naturel que les seins d'une femme, aussi impératif que la génération à venir qui couve dans son ventre. Mais jamais nous ne vous l'avouerons, bien entendu. Là d'où je viens, on nous apprenait à dissimuler notre condition. On nous apprenait à nous réduire nous-mêmes au silence, on nous apprenait que notre silence nous sauverait. Ce n'est que maintenant, bien des années plus tard, que je sais que tout cela est faux. Ce n'est que maintenant, en écrivant cette histoire, que je sens venir ma voix.

Cette histoire, vous ne l'avez jamais entendue. Peu importe combien de livres vous avez lus, combien de contes vous avez entendus, vous pouvez me croire : personne ne vous a jamais raconté une histoire telle que celle-ci. Là d'où je viens, nous gardons ces histoires pour nous-mêmes. Les raconter au monde extérieur serait une incongruité dangereuse. Le déshonneur le plus absolu.

Mais vous nous avez déjà vus. Par une après-midi ensoleillée, baladez-vous dans New York. Traversez Manhattan jusqu'à ce que les rues se fassent aussi sinueuses et confuses que dans l'Ancien Monde. Dirigez-vous vers l'est, passez le pont de Brooklyn, laissez les tours de Manhattan rapetisser derrière vous. De l'autre côté, vous tomberez sur des embouteillages. Prenez un taxi jaune et descendez Flatbush Avenue, cette artère centrale du sud de Brooklyn. Continuez vers le sud sur la Troisième Avenue, là où les immeubles aux façades écaillées se font plus petits, deux, trois étages tout au plus. Le pont Verrazano-Narrows domine l'horizon telle une mouette géante déployant ses ailes, la sublime silhouette de Manhattan n'est plus qu'un lointain mirage. Poussez plus au sud encore un moment, au-delà des entrepôts reconvertis en cafés chics et bars à huîtres à la mode, et des quincailleries familiales transmises de génération en génération. Lorsque les *coffee shops* commenceront à se raréfier, remplacés par des enseignes en langues étrangères, vous saurez que vous n'êtes plus très loin. Traversez deux blocs vers l'est pour tomber sur la Cinquième Avenue. Vous trouverez ainsi Bay Ridge. Notre quartier de sept kilomètres carrés est le plus mixte de Brooklyn. Dans nos rues, vous croiserez des gens originaires d'Amérique latine, du Moyen-Orient, d'Italie, de Russie, de Grèce et d'Asie, parlant tous dans leur langue maternelle, et perpétuant leurs traditions et leur culture. Des fresques et des graffiti recouvrent les édifices. Des drapeaux multicolores pendent aux fenêtres et aux balcons. Les odeurs de churros, de chiche-kebab et de potée emplissent l'air, un véritable ragoût d'humanité. Quittez la Cinquième Avenue par la Soixante-Douzième Rue, où vous vous retrouverez entouré de boulangeries, de bars à chicha et de boucheries halal. Suivez cette rue arborée jusqu'à déboucher sur une vieille maison semblable à toutes celles de sa rangée,

briques rouge passé, porte marron terne, au numéro 545. C'est là que notre famille habite.

Mais notre histoire ne débute pas à Bay Ridge, pas vraiment. Il faut d'abord revenir aux chapitres précédents, avant que je trouve ma voix, avant même que je naisse. Nous ne sommes pas encore dans cette maison de la Soixante-Douzième Rue, pas encore à Brooklyn, pas même en Amérique. Nous ne sommes pas encore montés à bord de cet avion qui du Moyen-Orient nous mènera jusqu'au Nouveau Monde, nous n'avons pas encore survolé l'Atlantique, nous ne savons même pas qu'un jour nous le survolerons. Nous sommes en 1990, et nous sommes en Palestine. C'est ainsi que tout commence.



Isra  
BIR ZEIT, PALESTINE  
*Printemps 1990*

Isra Hadid avait passé l'essentiel de ses dix-sept premières années à aider sa mère à cuisiner, jour après jour : farcir les feuilles de vigne dans la chaleur de l'après-midi, ou les courges spaghettis, faire mijoter la soupe aux lentilles lorsque l'air fraîchissait et que les vignobles qui entouraient leur maison se dépeuplaient. Dans la cuisine, Mama et elle se serraient l'une contre l'autre devant la cuisinière comme pour partager un secret, perdues dans la vapeur qui les entourait, jusqu'à ce que le coucher de soleil tranche la brume d'un rayon orangé. De leur fenêtre, les Hadid dominaient la campagne avoisinante, des collines recouvertes de toits de tuiles rouges et d'oliviers, de couleurs vives, un paysage éclatant, dense et sauvage. Isra avait l'habitude d'entrebâiller la fenêtre, car elle adorait sentir l'odeur des figes et des amandes le matin, et la nuit entendre les bruissements des cimetières au pied de leur colline.

Il était tard, et bientôt résonnerait l'appel de la prière du soir, *al-maghrib*, qui mettrait fin à la préparation du repas. Isra et Mama se retireraient alors dans la salle d'eau, où, retroussant les manches de leur robe d'intérieur, elles laveraient la sauce rouge sombre qui maculait leurs doigts. Isra priaait depuis ses

sept ans, s'agenouillait à côté de Mama cinq fois par jour, entre le lever et le coucher du soleil. Ces derniers temps, elle attendait la prière comme un moment privilégié : elle avait hâte de se tenir à côté de Mama, épaule contre épaule, son pied frôlant celui de sa mère. Pour elle, c'était le seul contact physique de la journée. Elle entendit le chant puissant de l'*adhan*, l'appel à la prière.

« *Al-maghrib* devra attendre aujourd'hui, dit Mama en arabe, en jetant un regard à la fenêtre. Nos invités sont arrivés. »

On frappa à la porte et Mama se précipita dans la cuisine pour se rincer rapidement les mains, avant de les sécher à l'aide d'un torchon propre. Elle quitta la pièce, enveloppa son corps frêle dans une *thobe* noire, et recouvrit ses longs cheveux bruns d'un voile assorti. Mama n'avait que trente-cinq ans, mais Isra trouvait qu'elle paraissait beaucoup plus vieille, son visage marqué de profondes rides, aussi dures que ses travaux quotidiens.

Son regard croisa celui d'Isra : « Veille bien à ce que tes mains ne sentent plus du tout l'ail avant de te présenter à nos invités. »

Isra se lava les mains en faisant bien attention à ne pas tacher le caftan rose que Mama lui avait choisi pour l'occasion. « Comment tu me trouves ?

– Très belle, répondit Mama en tournant les talons. Épingle bien ton voile de sorte qu'on ne voie pas un seul de tes cheveux. Il ne faudrait pas faire mauvaise impression sur nos invités. »

Isra obéit. Du couloir, elle entendit son père déclamer son *salam* habituel aux invités, avant de les guider vers la *sala*. Dans quelques instants, il la rejoindrait à la cuisine pour lui demander de l'eau, aussi sortit-elle trois verres du placard et les remplit-elle. Leurs invités se plaignaient souvent de la raideur du chemin qui menait jusque chez eux, en particulier lorsque le vent se faisait brûlant et que leur maison semblait se dresser à quelques centimètres à peine du soleil, comme c'était le cas aujourd'hui. Isra habitait sur l'une des collines les plus

escarpées de la Palestine, sur un terrain que Yacob prétendait avoir acheté pour la vue, cette vue qui lui donnait un sentiment de puissance, comme s'il avait été roi de ces terres. Isra écoutait alors son père divaguer, en silence. Elle n'avait jamais osé lui rappeler qu'ils étaient tout sauf puissants. La vérité, c'était que la famille de Yacob avait été chassée de leur demeure en bord de mer, à Lydd, alors qu'il n'avait que dix ans, en pleine invasion de la Palestine par Israël. C'était pour cette raison qu'ils vivaient aux abords de Bir Zeit, sur une colline abrupte qui dominait deux cimetières, un chrétien sur la gauche, un musulman sur la droite. Un terrain dont personne d'autre ne voulait, le seul qu'ils avaient pu s'offrir.

Pourtant, Isra adorait cette vue imprenable sur Bir Zeit. Au-delà des cimetières, elle distinguait son école pour filles, un bâtiment en ciment de trois étages mangé par les vignes, et, séparée de cet édifice par un champ d'amandiers, la mosquée au dôme bleu où Yacob et les trois frères d'Isra allaient prier, tandis que Mama et elle priaient à la maison. Lorsqu'elle regardait par la fenêtre, Isra éprouvait toujours le même mélange d'impatience et d'appréhension. Que pouvait-il y avoir au-delà de son village ? Elle avait beau aspirer à en sortir pour connaître le vaste monde, le petit monde qui était le sien était bien plus sûr et confortable. Et puis la voix de sa mère ne cessait de résonner à son oreille, lui rappelant encore et encore : *La place d'une femme est dans son foyer*. Quand bien même serait-elle partie à l'aventure, Isra n'aurait su où porter ses pas.

« Prépare le *chai* », dit Yacob en entrant dans la cuisine, alors qu'Isra lui tendait les verres d'eau. « Et ajoute quelques feuilles de menthe en plus. »

Ce rappel était inutile : Isra connaissait leurs us et coutumes par cœur. Aussi loin que remontent ses souvenirs, elle avait toujours vu sa mère servir et recevoir. Mama posait une boîte

de Quality Street sur la table basse de la *sala* chaque fois qu'ils avaient des invités, et elle leur servait toujours des graines de pastèque grillées avant de leur proposer du baklava. Les boissons aussi suivaient un ordre immuable : d'abord le *chai* à la menthe, le café turc à la fin. Mama disait qu'inverser l'ordre était une insulte, et c'était vrai. Isra avait un jour entendu une femme raconter la fois où une voisine lui avait d'abord servi du café turc. « Je suis aussitôt sortie, avait déclaré la femme. Ils auraient voulu me chasser de chez eux qu'ils ne s'y seraient pas pris autrement ! »

Alors que la voix de sa mère lui parvenait de la *sala*, Isra sortit des tasses en porcelaine rouge et or. Yacob gloussa à propos de quelque chose qui échappa à Isra, et les autres hommes éclatèrent de rire. Elle se demanda ce qui pouvait bien les amuser à ce point.

Quelques mois auparavant, la semaine de ses dix-sept ans, elle était rentrée de l'école pour trouver Yacob assis dans la *sala* avec un jeune homme et ses parents. Chaque fois qu'elle repensait à ce jour, la première fois qu'ils avaient reçu un prétendant, c'était le souvenir de Yacob qui s'imposait, en train de hurler après Mama une fois les invités partis, furieux qu'elle n'ait pas servi le *chai* dans le vieux service à thé réservé aux grandes occasions. « À présent ils savent que nous sommes pauvres ! » s'était écrié Yacob, dont la paume le démangeait. Mama n'avait rien dit, et s'était retirée en silence dans la cuisine. Leur pauvreté était l'une des raisons qui poussaient Yacob à vouloir marier Isra au plus vite. C'étaient ses fils qui l'aidaient à labourer les champs et à gagner de quoi subsister, c'étaient eux qui perpétueraient son nom. Une fille n'était qu'une simple invitée de passage, qui attendait qu'un autre homme veuille bien les emporter, elle et son fardeau financier.

Depuis cette première fois, deux autres hommes avaient demandé la main d'Isra, un boulanger de Ramallah et un

chauffeur de taxi de Naplouse, mais Yacob les avait éconduits. Il n'avait cessé de parler de cette famille venue spécialement d'Amérique pour trouver un bon parti, et Isra comprenait enfin pourquoi : son père avait hâte de recevoir chez lui ce nouveau prétendant.

Les sentiments d'Isra étaient partagés lorsqu'elle s'imaginait partir en Amérique, ce pays qu'elle ne connaissait que par le journal télévisé et quelques brèves lectures à la bibliothèque de son école. Elle avait déduit de ces bribes d'informations que la culture occidentale n'était pas aussi stricte que la leur. Et cela l'emplissait à la fois d'enthousiasme et de crainte. Qu'advviendrait-il de sa vie si elle partait s'installer en Amérique ? Comment une fille comme elle, si respectueuse des traditions, pourrait-elle s'acclimater à ce pays, si libre ?

Il lui arrivait souvent de réfléchir à son avenir la nuit durant, incapable de fermer l'œil, désirant plus que tout savoir quelle serait sa vie lorsqu'elle quitterait le foyer de Yacob. Son mari l'aimerait-il d'amour ? Combien d'enfants auraient-ils ? Quels noms leur donnerait-elle ? Certaines nuits, elle rêvait qu'elle épousait l'amour de sa vie et qu'ils s'installaient dans une petite maison au sommet d'une colline, avec de vastes fenêtres et un sol carrelé rouge. D'autres nuits, elle voyait les visages de ses enfants – deux garçons et deux filles – tournés tendrement vers son mari et elle, une famille aimante, semblable à celles dont il était question dans les livres qu'elle avait lus. Mais tous ces espoirs semblaient à présent loin derrière elle. Jamais elle ne s'était imaginé vivre en Amérique. Elle en était même incapable, et cette prise de conscience la terrifiait.

Elle aurait voulu pouvoir ouvrir la bouche et dire à ses parents : *Non ! Ce n'est pas de cette vie que je veux.* Mais à un très jeune âge déjà, Isra avait appris que l'obéissance était la seule voie qui menait à l'amour. Aussi, ses seuls actes d'insoumission

demeuraient secrets, et consistaient essentiellement à lire. Tous les après-midi, après être rentrée de l'école, après avoir mis le riz à tremper, étendu le linge de ses frères, mis la table et fait la vaisselle une fois le dîner achevé, Isra regagnait discrètement sa chambre et lisait à sa fenêtre ouverte, à la lueur de la lune pâle. La lecture était l'une des nombreuses choses que Mama lui avait interdites, mais là-dessus Isra n'en avait fait qu'à sa tête.

Elle se souvint qu'une fois elle avait dit à sa mère qu'elle n'avait pas trouvé la moindre mûre à cueillir, alors qu'en réalité elle avait passé son après-midi à lire dans le cimetière. Yacob l'avait battue à deux reprises cette nuit-là, afin de la punir pour sa désobéissance. Il l'avait traitée de *charmouta*, de putain. Il lui avait dit qu'il allait lui montrer ce qui arrivait aux jeunes filles rebelles, puis l'avait poussée contre le mur et l'avait fouettée avec sa ceinture. La pièce était alors devenue blanche. Tout lui avait paru plat, sans relief. Elle avait fermé les yeux jusqu'à ce qu'elle ne sente plus rien, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus bouger. En repensant à cet instant, Isra sentit la peur enfler en elle, mais autre chose aussi : une curieuse forme de courage.

Isra disposa les tasses fumantes sur le plateau et passa à la *sala*. Mama lui avait appris que le truc pour maintenir le plateau en équilibre, c'était de ne jamais regarder la fumée qui s'échappait des tasses. Isra considérait donc le sol à ses pieds. Un bref instant, elle s'arrêta. Du coin de l'œil, elle devinait les hommes assis dans un coin de la pièce, les femmes à l'opposé. Elle jeta un regard fugace à Mama, assise comme elle en avait l'habitude : tête baissée, les yeux rivés au tapis turc à ses pieds. Isra observait les motifs rouges. Des spirales et des tourbillons, se courbant tous de la même façon, commençant là où le motif précédent s'achevait. Elle détourna le regard. Elle ressentait l'envie irrépressible de jeter un coup d'œil à son jeune prétendant, mais elle sentait que Yacob l'épiait, elle pouvait presque entendre sa